

Texte 4: Apprivoiser la nature ?

Après un naufrage, Robinson se retrouve seul avec son chien Tenn sur une île déserte. Assez vite, il y recrée un semblant de société avec Vendredi, jeune autochtone qu'il a sauvé des cannibales...

Tout allait bien en apparence. L'île prospérait au soleil, avec ses cultures, ses troupeaux, ses vergers, et les maisons qui s'édifiaient de semaine en semaine. Vendredi travaillait dur, et Robinson régnait en maître. Tenn qui vieillissait faisait des siestes de plus en plus longues.

5 La vérité, c'est qu'ils s'ennuyaient tous les trois. Vendredi était docile par reconnaissance. Il voulait faire plaisir à Robinson qui lui avait sauvé la vie. Mais il ne comprenait rien à toute cette organisation, à ces codes, à ces cérémonies, et même la raison d'être des champs cultivés, des bêtes domestiquées et des maisons lui échappait complètement.

10 Robinson avait beau lui expliquer que c'était comme cela en Europe dans les pays civilisés, il ne voyait pas pourquoi il fallait faire la même chose sur l'île déserte du Pacifique.

De son côté Robinson voyait bien que Vendredi n'approuvait pas du fond du cœur cette île trop bien administrée qui était l'œuvre de sa vie. Certes Vendredi faisait de son mieux. Mais dès qu'il avait un moment de liberté, il ne faisait que

20 des bêtises.

Par exemple, il se conduisait à

l'égard des animaux d'une façon

tout à fait incompréhensible. Pour

Robinson, les animaux étaient soit

25 utiles, soit nuisibles. Les utiles devaient

être protégés pour qu'ils se

multiplient. Quant aux nuisibles,

il fallait les détruire de la façon la plus expéditive. Impossible de faire

comprendre cela à Vendredi ! Tantôt il se prenait d'une amitié passionnée

30 et absurde pour n'importe quel animal – utile ou nuisible. Tantôt

il accomplissait sur des animaux des actes d'une cruauté monstrueuse.

Michel Tournier, *Vendredi ou la Vie sauvage*,

chapitre 16 (extrait), © Gallimard, 1971.